

« L'aurore d'un cinéma ouvrier », *Le nouveau cinémond*, n° 1840 (16 juin 1970), p. 8-10

« Pour tous du pain / pour tous des roses » Paul Eluard

Dans un article intitulé « La caméra à l'usine », Jean-Louis Bory, critique au *Nouvel Observateur*, déclare à propos du cinéma ouvrier et militant : « il vise à l'information et à la lutte. Ces films documentent et mobilisent. Peu importe que la qualité de l'image laisse à désirer. Ce sont des films en 16, en noir et blanc bien sûr, il n'y a eu ni projecteurs, ni studios, mais le jour blafard de l'hiver, la cour de l'usine, l'appartement d'un ouvrier. Quand on se bat avec ses poings pour défendre sa vie, on n'a ni le temps ni les moyens de respecter les règles qui assurent l'élégance sportive de la boxe. On ne cherche pas le plaisir du spectateur, on veut lui parler, on brûle de lui dire ces certaines choses quotidiennes qu'il n'ignore peut-être pas tout à fait, mais auxquelles il rechigne à penser. Or, il faut que ces choses soient dites. »

Certes, encore faudrait-il que ces choses puissent, étant dites, qu'elles soient écoutées. Elles ont été dites récemment dans une petite salle de cinéma de Paris où Chris Marker, auteur du plus célèbre film « ouvrier » (*A bientôt j'espère...*) était venu présenter toute une équipe de cinéastes-ouvriers de Besançon et une demi douzaine de leurs oeuvres. Le débat qui a suivi la projection vous en dira plus sur les réactions d'un public, sans doute plus jeune dans son ensemble et plus cinéphile, que le public ordinaire, à l'égard de cette nouvelle forme du cinéma « underground », encore clandestin, encore balbutiant.

L'animateur : Chris Marker, pourriez-vous nous définir ce qu'est le cinéma ouvrier ?

Chris Marker : C'est un cinéma qui ne devrait pas exister dans le système actuel. Il existe pourtant. Tout est parti d'une grève spectaculaire en 1967 dans les usines de la Rodhiaceta. Des cinéastes ont proposé aux ouvriers d'occuper leurs loisirs forcés à filmer ce qui se passait. Ainsi est né le groupe Medvedkine.

Spectateur (S) : Qui était Medvedkine ?

Un cinéaste-ouvrier (CO) : Un cinéaste soviétique qui en 1930 a filmé le travail dans les usines et dans les champs. Il avait aménagé un train pour y développer ses films.

L'animateur : J'ai entendu tout à l'heure quelques sifflets. Peut-on les justifier ?

S. : Je trouve que ces films n'apportent rien à la classe ouvrière et qu'ils ne dépassent pas le niveau de conscience des gens.

(rires)

S. : On dit que ce sont des films militants, mais je ne vois pas ce qu'ils enseignent pour l'amélioration de la cause ouvrière.

S. : Moi, je ne savais pas ce qui se passe à Poissy. Maintenant, je le sais et il ne me reste plus qu'à me prendre la tête entre les mains !

S. : On nous montre des faits navrants et on ne nous propose pas de remèdes.

S. : Ces films ne sont quand même pas fait pour une auto-consommation, ni pour s'auto-convaincre. Alors, à quoi servent-ils ?

S. (répondant) : Justement, voir exposés ses problèmes au cinéma, les aspects de sa propre vie, donne à réfléchir. Et le but de ce cinéma-là est d'amener l'ouvrier à une prise de conscience.

CO. : La camarade a raison. Nous, on fait ces films pour les copains des autres usines, pour qu'ils sachent ce qui se passe dans les biscuiteries de Besançon ou dans les lainières du Nord.

S. : Ce sont des films qui visent à nous faire voter CGT. Moi, je crois finalement que la solution est individuelle, pas collective !

(rires)

S. : Quelle est la diffusion réelle de ces films ?

CO : Fédération de ciné-clubs, cellules du PC, salles de l'UFOLEIS, groupements divers.

S : Quelle place accordez-vous à la culture ?

CO : On se bagarre actuellement pour accéder à la culture, car on sent que c'est une nécessité. Ça donne des forces pour combattre.

S : A quoi sert dans un des films qu'on a vu ce soir la séquence de la main coupée ?

CO : Oui, on ne devrait plus se couper une main au travail. Mais l'ouvrier, il est fatigué, on le presse. Il faut qu'il fasse tant de pièces avant le soir. Alors l'accident arrive...

S : La question est idiote. Vous avez vu combien de films sur la classe ouvrière ?

Autre spectateur : Et vous, vous avez lu combien de bouquins de Marx ?

S : Je crois beaucoup en la faculté d'extériorisation du cinéma. Il faut qu'il y ait un reflet ou un écho. Ainsi, si ce monsieur s'entendait, il comprendrait qu'il dit des sottises !

(rires et applaudissements)

S (indigné) : Enfin, nous avons en face de nous un groupe de gens qui commence une expérience originale, et tout ce qu'on trouve à faire, c'est à discuter leurs options.

S (répondant) : On peut quand même critiquer !

S : Moi, ce que j'ai compris, c'est que l'ouvrier n'a pas le temps de se cultiver !

S (répondant) : Qu'il jette donc son poste de télévision !

S : Quand on s'est levé à 5 heures du matin, vous croyez qu'à dix heures du soir, on a le courage d'ouvrir un livre. On a tout juste le courage de tourner le bouton de son poste ou d'aller se coucher.

CO : Je n'ai rien à répondre à ça.

S : Je voudrais savoir si vous tournez de manière clandestine.

CO : Le cinéma est un instrument de classe. Faire un film pour nous est un rude boulot. Oui, on tourne parfois à l'insu des gens.

S : Est-ce que vos patrons vont voir vos films ?

(rires)

CO : Nos patrons, non, mais les représentants de nos syndicats, oui.

S : Pour moi, je pense que c'est une manière de prolonger l'action des événements de mai. Dès l'instant où quelqu'un dénonce les excès, les consciences s'éveillent.

Le réalisateur Bernard Paul (Le temps de vivre) : On reproche à ces films de constater sans proposer de solutions. Mais comment pourraient-ils résoudre des problèmes que les politiciens eux-mêmes sont incapables de résoudre ! Nous ne sommes que dans la première phase des opérations. D'abord un exposé des faits pour éveiller les consciences. Ensuite viendront peut-être les solutions.

S : Il y a un film qui s'appelle Z et qui démontre le mécanisme d'un attentat. C'est une démonstration simple, on comprend bien et on est capable de conclure. Ce que je voudrais, c'est que ces films ouvriers fassent de même.

Le réalisateur Edouard Luntz : Mais enfin, vous ne vous rendez pas compte que ce ne sont pas des films de professionnels, mais des films faits par des ouvriers, sur des thèmes que personne ne saurait traiter !

S : Quand on fait une critique, c'est pas pour le plaisir, c'est pour pouvoir travailler ensemble.

S : En Italie, il y a un type, Zavattini, je crois, qui a fait le même travail dans une usine Fiat de Turin. Il a très bien su montrer comment des ouvriers sont capables de s'organiser et ça, c'est utile.

CO : Nous, quand on fait ces films, la télé en même temps nous parle d'une nouvelle société, où tout est différent. Et ce qu'on voit sur notre pellicule montre que rien n'est différent. Cette petite fille, dans un des films, n'a jamais été élevée par ses parents. Ça, c'est une image de la société nouvelle peut-être ! Cette jeune fille qui ne peut même pas manger au restaurant de l'entreprise parce que ça coûte 5 francs et que c'est encore trop cher pour elle : ça, c'est la

société nouvelle, aussi ! Les belles phrases ne changent rien. Elles ne nous endorment même pas.

S : Je crois que ce débat n'arrive pas vraiment à se former parce que les gens qui sont ici parlent cinéma-spectacle, alors qu'il s'agit de tout autre chose.

Costa Gavras (réalisateur de *Z*) : Et surtout, personne ne semble se rendre compte qu'il a devant lui une équipe de pionniers.

Chris Marker : Sûrement. Le cinéma-ouvrier est un cinéma qui se cherche à tâtons. Il sort du néant. Jusqu'à présent, tous les cinéastes étaient d'origine bourgeoise. C'est en train de changer et on finira bien par s'organiser.

GG